

et désirable. Obsédante contradiction dont l'Humanité contemporaine, éprise de rêves sociaux fraternels, entrevoit enfin la folie ! Produire des richesses, encore et toujours, sans jamais réfléchir qu'elles n'ont de justification que le bien-être social qu'elles procurent. Sacrifier à cette production, vénérée en elle-même comme un Moloch, ceux qu'elle devrait servir, soulager et rendre heureux. La transformer en un organisme de souffrances et de mort pour des milliers d'êtres. Etablir une ville dans un site meurtrier dont le pittoresque inclément et sauvage n'est fait que de stérilité et d'effroi. Pour ce chemin de fer, pour cette œuvre de civilisation, faire périr par des travaux cruels, en multitude, les misérables, livrer au Destin ravageur comme un chef d'armée ses régiments au fauchage des balles. Aboutir, finalement, à l'augmentation des fortunes parasites d'inconnus qui, vraisemblablement, ne viendront jamais en Afrique subir l'oppression des températures déprimantes, bonnes seulement pour les végétaux de serre chaude et infligées aux exilés volontaires. Et ces parasites eux-mêmes, déçus dans leur mirage de bonheur obtenu par l'opulence, dérouleront dérisoirement leur vie parmi l'ennui, les blasements et la désespé-

rance d'atteindre l'idéal, fût-il l'idéal grossier des basses jouissances !

De la vérandah d'une des maisons sommaires de ces lieux en formation, mi-villa, mi-chalet, où, pour me préserver du terrible et tracassant tapage, diurne et nocturne, qui ronfle sur le navire en déchargement, un ami me donne l'hospitalité, un de ces amis transitoires que fait éclore le voyage comme un jour de chaleur humide les fragiles et charmantes orchidées ; de la vérandah, haut sur l'escarpement qu'escalade la ville naissante, je songe ainsi, en un matin gris, car de jour en jour augmente au ciel le stock des nuages qui bientôt vont se diluer en averses durant la saison des pluies qui approche. En bas, très bas, le Congo, encerclé de montagnes sourcilleuses, semble un lac suisse immobile. Sur la rive d'en face zigzaguent les premiers lacets, à l'aspect éreintant, d'un sentier de caravane, un de ceux que durent suivre les premiers colons et qu'a destitué le chemin de fer. Au débarcadère, le *Léopoldville* où bruissent les treuils et dont la coque en réparation s'est tachée d'une rougeole de minium. Les hangars de la gare développent aux regards le désagrément amer des toitures de zinc. Puis des rails, des wagons, des ballots, accessoires

obsédants, vulgarisant cette Afrique massive et revêche, la réduisant au dénominateur commun des installations industrielles. Les fumées mêmes ne manquent pas, les fumées noires et sulfureuses des usines : de la gare elles montent empester le balcon où, réfugié, je délinée mélancoliquement ces alphabétiques signes, grêles oiseleurs de pensées. N'ai-je pas le besoin pour d'autres, pour quelques autres qui m'aiment et dont je vois flotter en moi les lointains fantômes, de fixer les fugitives impressions de mon âme, ici exilée, frissonnant et se ridant sous le réactif de cette sauvage, brûlante et âpre solitude en laquelle rien de durablement fraternel et tendre ne semble circuler ?

De mon observatoire, j'ai vu, tantôt, à la lorgnette, se préparer le départ, pour le haut Congo, d'un groupe de passagers qui partirent avec moi d'Anvers, compagnons rendus intimes par la vie resserrée du bord et dont la Destinée me sépare aujourd'hui presque aussi sûrement que le ferait la Mort. Les adieux se sont faits hier soir après un dîner sommaire au caravansérail de l'endroit. Peu de gaieté, plutôt une gravité triste : cette Afrique est une divinité sévère, sœur des Kères annonciatrices de deuil, dominatrices des dieux et

des hommes, qui promènent leur vol sinistre au-dessus des épopées homériques. Il suffit de l'entrevoir et de la toucher pour en éprouver l'inquiétude et sentir diminuer en soi l'aptitude au rire. D'autres aussi étaient là, descendant « du Haut », émaciés et peu verbeux, ayant le silence des fatigues, des maladies et des longs isolements. Il seront à bord avec moi au retour, continuant, en leurs causeries lasses de revenants, les épanchements révélateurs que « la relève », venue avec moi, avait commencés en ces bavardages d'arrivants saturés d'espérances. Voir le pays ici est quelque chose : voir et écouter les hommes est bien davantage !

J'ai assisté à une séance du Tribunal, curiosité obligatoire pour le juriconsulte que je demeure, même en voyage. Audience correctionnelle. Un seul juge et un substitut, de ces jeunes que tente irrésistiblement la lointaine aventure et sur qui opère cette séduction morale qui est peut-être le plus sûr profit des Colonies, le besoin du départ, les rêves imaginatifs d'une vie libérée des habituels emboîtements, du quotidien et irritant déjà vu, de l'intolérable ennui de la répétition des mêmes choses. Le local est à peine un abri contre les sournoises insulations qui ici perpétuellement

vous guettent, même quand un épais matelas de nues s'interpose entre le soleil et le sol et qu'on s'est coiffé de couvre-chefs variés à double fond. C'est une chambre étroite de baraque en bois, aux matériaux visibles, revêtus d'un blanchiment lépreux; un nid d'hirondelles est maçonné aux solives du plafond où le vent agite d'amples et vétustes toiles d'araignées. Une longue table, dont les quatre pieds baignent dans des boîtes à sardines remplies d'eau, fortification contre les entreprises dévastatrices des fourmis voraces. Sur la table, en tapis, une pièce de toile à sarrau, indigo. Aux parois, une vieille carte du Congo, un calendrier européen ayant pour vignette une élégante Parisienne descendant d'un coupé armorié.

Les deux magistrats, arrivés en casque blanc, en veston et en pantalon de meunier, en bottines de cuir jaune, ont simplement mis par-dessus le casaquin les toges noires que des « boys » ont apportées de leur domicile privé en même temps que les chaises indispensables. Le greffier est en complet de toile grise. L'huissier de salle est un nègre qui a revêtu une redingote de fripier par-dessus un pagne et l'a serrée d'une courroie jaune. Pieds nus l'huissier, pieds nus le soldat congolais qui

fait le gendarme, et ces pieds déplorablement plats, fatigués, rapés, usés. On juge un blanc réfractaire au règlement sur la fermeture des cabarets, et des mercenaires noirs dont les visages semblent cirés de frais, aussi luisants que des bottes : l'un s'est saoulé royalement, un autre a tenté de fracturer la caisse pour laquelle il faisait sentinelle, un troisième a volé une dent de léopard ! L'instruction est patiente et intelligente. Puis on condamne comme chez nous, on ordonne l'arrestation immédiate comme chez nous. La peine principale est la servitude pénale, le travail en plein air, les corvées par escouades de prisonniers attachés deux à deux par des chaînettes de chevaux au ratelier.

Vraiment, la Justice, se manifestant en une telle ambiance rustique et sommaire, ne laissant voir dans le prétoire que l'intellectualité de l'œuvre, dépouillée du matériel décor qui parfois la masque et l'écrase en faisant penser aux grandes lanternes sans lumière, ne déplaît pas, et l'on rêve aux organismes, peut-être ceux de l'avenir, où les cérébralités seules fonctionneront, grandes par elles-mêmes, en une simplicité monastique, dédaigneuse des lourds et cérémonieux appareils.

L'audience a été suspendue dix minutes

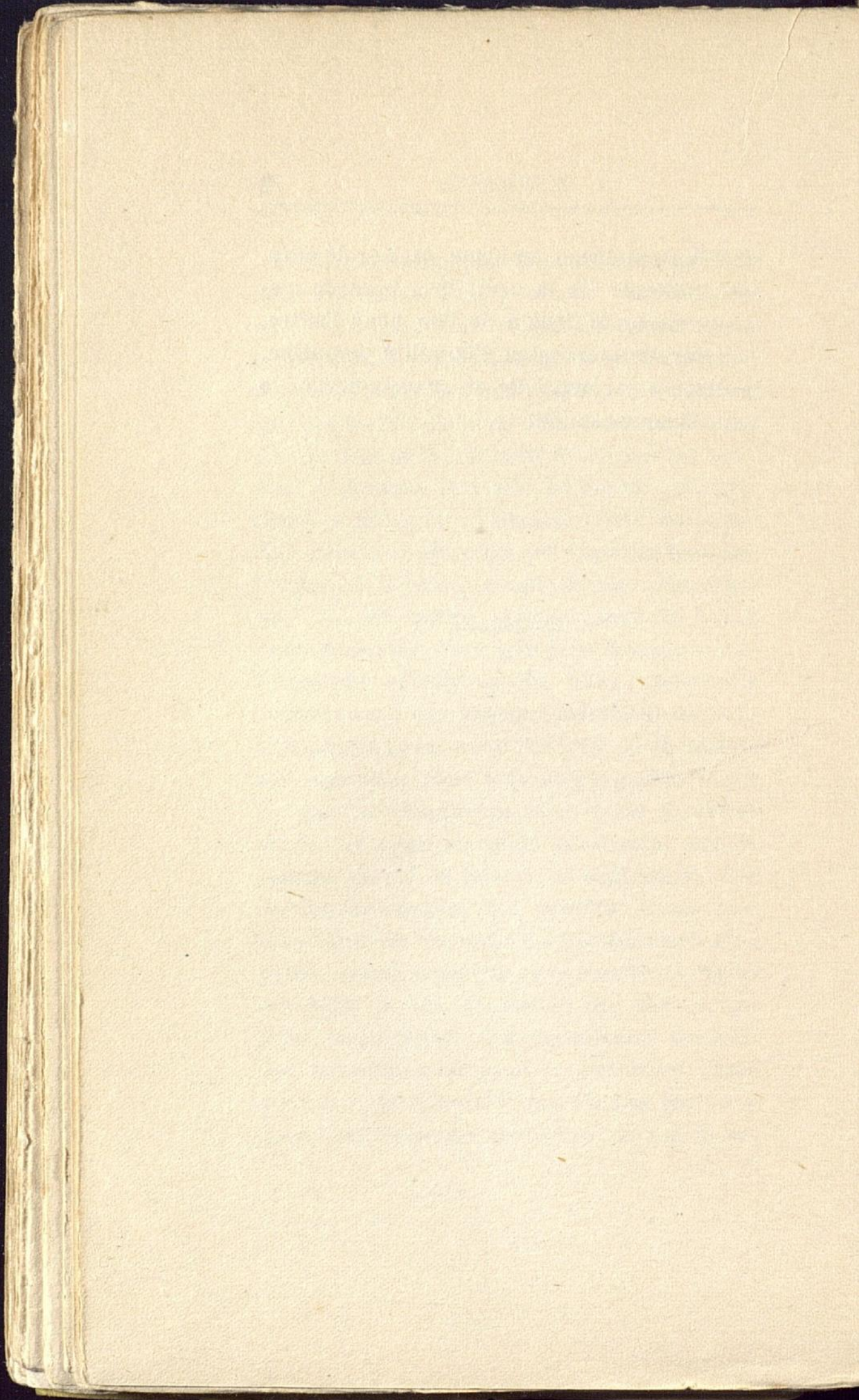
pour permettre au tribunal de prendre du bismuth et du laudanum : il ne faut pas que ce Congo goguenard perde ses droits régaliens sur la santé des blancs. Cela s'est fait sur le bureau où le planton nègre a apporté une pharmacie de campagne.

Comme ailleurs, en ces pays d'Afrique équatoriale, c'est le noir qu'on voit partout. Pensez que la masse, supposée de trente, de vingt millions d'unités, en ce territoire colonial grand comme quatre-vingts fois la Belgique, est à peine tachetée par treize cents blancs. Moins certes qu'un nuage de poudre de riz sur le teint d'une mulâtresse. Ils circulent, ces noirs, obscurs en leur psychologie rudimentaire, fongibles pour le nouvel arrivant qui, sous le masque sombre de leur peau pigmentée, ne démêle pas les nuances individuelles. Sur ce qu'ils sont, sur ce qu'ils valent, d'innombrables cancans contradictoires, où dominent le mépris, la défiance, la croyance en l'incivilisabilité de ces êtres auxquels, certes, non le brûlant soleil des tropiques, brunisseur d'épidermes, mais des lois originaires profondes, ont donné les chevelures crépues, les nez odieusement camards, les lèvres en gueule d'esturgeon et l'odeur du beurre rance. Malgré les bonnes volontés les plus humanitaires,

l'irréductible différence des races s'affirme ; elle s'affirme malgré les rêves chrétiens, l'automorphisme bienveillant qui parfois, au passage des noirs et des noires, nous fait objectiver en eux nos sentiments, nos pensées, nos aptitudes, sous l'impression de quelque beau morceau de nu, d'une démarche rythmée, d'un drapement d'étoffe naturel et noble d'un geste expressif, d'une ligne statuaire. Car à la vue des reflets foncés et polis des visages, des omoplates, des jeunes poitrines, il monte des réminiscences de sculptures classiques aux robustes contours, de bronzes aux tonalités sévères. Des enthousiastes ingénus rêvent l'unification de ces Chamites et des Aryens, sinon dans une égalité corporelle obtenue par le mélange des sangs et le métissage, invariablement déprimants en leur association non des qualités mais des tares, au moins dans une égalité psychique conquise par l'éducation, jugeant puérilement les âmes plus aisément transformables que les corps. Ah ! si les hommes étaient des mollusques, combien il serait impossible de trouver un zoologiste pour oser dire que deux races de colimaçons, aussi distinctes, seraient fusionnables et assimilables par une culture adroitement combinée.

Comme le singe, le noir est imitateur. Il l'est étonnamment. On voit ici, dans les travaux entrepris par les envahisseurs européens, des escouades de maçons, de forgerons, de mécaniciens devenus proprement habiles, quoique la difficulté des œuvres accomplies se soit doublée de la difficulté de former les artisans. C'est cette dextérité indéniable qui, sans doute, a fait naître l'illusion d'une assimilation complète, par ceux qui n'aperçoivent pas l'abîme qui sépare le simple imitateur du créateur. Là, en vérité, semble posée la borne infranchissable. Le nègre peut devenir le collaborateur subalterne du blanc, accomplir correctement une besogne matérielle et individuelle, être, en cette Afrique où le travail est meurtrier pour tout autre que le natif, ce que fut longtemps chez nous l'ouvrier salarié et opprimé. Mais sentira-t-il jamais remuer en lui ce besoin de s'affranchir des servitudes sociales qui procède d'une âme consciente de sa nature « indéfiniment éducable, essentiellement progressive »? Apercevra-t-il jamais l'invisible des choses, les liens impalpables des organismes sociaux, des ensembles qui sont le besoin et l'honneur de notre race? Ne sera-t-il pas toujours, dans ses besognes partielles et localisées,

sous la domination du blanc, esclave déguisé, serf indirect? De là, peut-être, procède instinctivement le dédain de l'un pour l'autre, la naturelle soumission, l'humilité enfantine, la crainte révérentielle et soupçonneuse de celui-là pour celui-ci.



**Le Chemin de fer de Matadi à Tumba, —
l'Avancement, — les Etudes, — la Brousse.
— le Chemin des Caravanes.**

Du 12 au 19 septembre.

J'ai fui Matadi pendant une semaine! Matadi, cette Nouméa induisant l'imagination en des rêveries de Nouvelle-Calédonie africaine, cette chaudière de rochers où les escarpements calcinés reçoivent des averses de soleil, comme les averses de pluie, et les réverbèrent au fond par torrents. J'ai échappé quelques jours à la moiteur tropicale qui perle à la peau et, jour et nuit, sans répit, vous enveloppe d'une pellicule sudorale indéfiniment renaissante, huile de palme personnelle plus tenace et plus collante que celle dont les nègres enduisent le noir tissu épidermique dont les a disgraciés la Nature. J'ai vécu des heures rapides et laborieuses à des altitudes moins cuisantes, en des horizons plus libres

pour le passage bienveillant des brises rafraîchissantes, sur les massifs qui séparent Matadi des Pools et forment le district des Cataractes, pénétrant en wagon, à mule, à pied, jusques à deux cent cinquante kilomètres : peu de chose, certes, dans cet énorme Congo dont je n'aurais pu heurter la paroi terminale à l'Orient qu'en sextuplant le trajet total que j'ai franchi depuis la mer. Mais qui, dans cette arène immense, a fait jamais plus qu'un parcours insignifiant eu égard à l'ensemble ? Qui fit jamais plus que strier le sol de la mince gerçure d'une expédition, pareille à la déchirure d'un diamant sur une vitre ? Qui fit jamais plus que garnisonner en quelque lieu, n'étendant qu'à une faible distance le rayon visuel de ses études ? Et pourtant, même les sédentaires, même les promeneurs, eussent-ils les cerveaux les moins devinatoires, les moins aptes à juger sur échantillon et à généraliser sûrement les détails, quand ils reviennent se laissent aller à parler en maîtres et en parfaits connaisseurs. N'en est-il pas qui jamais n'y furent, qui jamais n'y iront, et qui dictent des arrêts et des oracles sur le noir empire à peine dégagé du limon de ses mystères ? Je m'encourage donc à dire ici sincèrement ce que je vis, simple passant, j'en con-

viens, mais passant attentif, ayant concentré, trois mois durant, sur un sujet unique, obstinément fixé, les forces cérébrales dont le Destin et l'Expérience m'ont pu gratifier. *N'istrai de vérité, por perdre o por morir.*

Au delà de Matadi la rocailleuse, le paysage reste sévère et dur, monotone en son ingratitude. Décidément les parures et les cérémonies de l'entrée au Congo ne sont guère engageantes pour qui rêve consommer sa vie parmi la beauté riante des choses. Au départ la voie ferrée longe le fleuve en chemin de halage et mène vers le site rébarbatif et encaissé où les eaux reprennent un relatif repos après des lieues de bouillonnement, de sauts et d'avalanches dans le défilé dantesque des rapides et des cataractes, qui s'ouvre à la sortie des Pools. Puis, brusquement, on quitte la grande vallée magistrale et l'on pénètre dans le massif par la fracture étroite et profonde où dévale l' M'Po-so, torrent coulant sur un lit d'écroulements, mouillant quelques bouquets d'arbres qui étoffent à peine les versants lépreux. Peu à peu les arêtes s'amollissent, les cimes s'affaissent en longues ondulations montueuses, et « la Brousse » prend despotiquement possession des étendues, répétant à satiété ses éléments de Savane, tristes et caractéristi-

ques : les hautes herbes ligneuses, jaunes, à cette époque de saison sèche, à l'égal de nos moissons, toisonnant partout la stérilité, chiendent gigantesque et indestructible, étouffeur de végétation. La Brousse ! Au-dessus, clairsemés, des arbres rabougris, cent fois tourmentés par l'incendie de ces steppes, hérissant à petite hauteur leurs rameaux mutilés et souffreteux comme si des mauvais jardiniers les avaient soumis à la taille savante par laquelle, si ingénument, on rend, chez nous, hideux et difformes les troncs les plus fiers. Un aspect général de verger mal soigné, dont les pommiers, les poiriers, les mûriers auraient été ravagés, disloqués, ébranchés par les vents. La Brousse ! Entre les tiges en baguettes dures des graminées, champignonnent, grises et massives, les constructions argileuses, cylindriques, à coiffure en parasol, des thermitières, établies là en tabourets dérisoires pour les voyageurs fatigués des caravanes. Quand le sol aride est fendu en crevasses ou déprimé en cuve, retenant ou retardant les eaux, des essences forestières plus nobles et plus chevelues élèvent une touffe mince de vertes plumes, où les troncs grêles, trop serrés, en concurrence pour la lumière, sont enchaînés les uns aux

autres par l'enchevêtrement des lianes, grosses autant que des cordages, tombant des cimes au ras du sol, imaginaires gymnases destinés aux clowneries des singes. Mais ces accents de vie veloutée et ombreuse ne corrigent pas l'universelle misère et la désolation des solitudes. La Brousse! Aux stations, rares, la cabane d'un blanc, quelques huttes pour ses collaborateurs noirs, plantées sur le sol dévasté dans le délabrement prompt et inévitable des installations provisoires, au milieu d'un parvis de détritrus malpropres, haillons, tessons de bouteilles, débris de boîtes à conserves, ordures de tous genres qui semblent ici l'accompagnement obligé et lamentable de tout séjour européen. Et ainsi, de kilomètre en kilomètre, d'horizon en horizon, sans changement, avec un entêtement de loqueteux cheminant sa misère sans jamais s'interrompre, jusque Tumba, durant douze heures de route. La Brousse!

C'est dans ce désert triste et sourcilleux, dans ces Hautes-Fagnes, que se déroule la route ferrée! Je l'ai suivie, à l'aller et au retour, en sa serpentaison étonnante de cent quatre-vingts kilomètres, entraîné dans son rythme singulier de grand reptile étendant sur les roches et les terrains sauvages, par les

renflements et par les creux, au-dessus des cours d'eau et du lit des torrents, l'allongement fabuleux de son corps en ruban. L'œuvre a une force et une grâce de témérité élégante qui la doue d'une beauté esthétique. Elle épouse les difficultés et le mauvais vouloir des sites avec la bonne humeur, la sûreté sans extravagance et la désinvolture des combinaisons habiles résolues à ne rien brusquer, à ne rien heurter de front, à tout résoudre par l'ingéniosité et l'adresse. Elle accroche la voie aux parois presque verticales qu'elle échancre d'une longue mortaise, elle la débobine sur le flanc des versants en bande de tapis souple, formant des lacets, des contours, des arrangements en cravate d'une surprenante hardiesse, repliés sur eux-mêmes en des courbes qu'on eût cru impraticables. La complication de ce lacis, ses surprises, ses avancées s'achevant en brusques retours, cette virtuosité à déjouer les obstacles incessants d'un sol tourmenté où la voie droite, les courbes à grand rayon, l'allure despotique d'un chemin de fer selon la norme classique européenne, eussent exigé des tunnels formidables, des tranchées gigantesques, des remblais décourageants, des dépenses inaccessibles, enlève tout sentiment de la direction suivie et met sur les paupières

le bandeau d'un colin-maillard déroutant. Tout a été combiné pour réaliser le problème, en apparence insoluble, de transformer en chemin de fer, avec des équipes de nègres inhabiles, en un pays horriblement disgracié et revêché, le terrible sentier des caravanes dont l'indéfini calvaire, s'accentuant parfois en des montées plus martyrisantes encore, telles que celle de Palabala, jalonné de misère et de mort, abordable au seul piéton, se déroulait de Matadi à Kinshasa et Léopoldville, à travers une Lybie inhumaine.

Quand la tranchée mord le terrain d'une entaille, se révèle un sous-sol d'argile rougie par un minerai de fer pauvre et granuleux, si compact que les parois des excavations peuvent conserver la perpendicularité des murailles et que le vacarme du train concentré dans cette cage étroite fait penser aux « rues sonnantes », aux klinkende straeten de nos petites villes de province, enfermant dans leur boyau le pas sonore du passant. Des sédifications crayeuses jaspent la sanguine de cette géologie ainsi que les amandes dans le nougat de Constantinople. Un faible humus, fait du pilage millénaire des hautes herbes broussues, frange de gris noirâtre le sommet de la coupée. Sur ce fonds, que la sécheresse

semestrielle transforme en béton, n'ont pu croître les grandes forêts qui aillent brodent la terre congolaise de l'ornement des pompeuses verdure et l'on comprend l'inévitable permanence de la Brousse, ce mauvais poil.

Avec une agilité turbulente d'animal poursuivi, essayant d'échapper au chasseur par de multiples détours, le train fuit et évolue sur la ligne, abondante en descentes et en rampes qui continuent et doublent dans le plan vertical le dévidage reptilien des lacets et des courbes dans le plan horizontal. Le faible écartement des rails qui, loin de la vue des lieux, impose la figuration d'un chemin de fer minuscule, est ici sans influence sur l'aspect. Ce sont de lourds wagons, de lourdes locomotives qui circulent sur un appareil solide et stable; rien de cette assiette resserrée ne diminue, dans les proportions totales, l'apparence sérieuse et puissamment industrielle de l'ensemble. La base d'appui est réduite, le matériel et son équilibre ne le sont pas. Dans l'esprit, l'effort est renversé : en Belgique, il faut agir pour se figurer que ce chemin de fer est autre chose qu'un joujou vicinal; ici il faut agir pour se souvenir que l'écartement n'est que de soixante-quinze centimètres. C'est là-

dessus que le train grimpe ou dévale, ronfle et tourbillonne et valse, s'arrêtant, fumant et sulfureux, aux nombreux réservoirs en tôle vermillonnée où des noirs, moulinant une pompe, font monter l'eau des cours d'eau voisins ourlés d'arbres; c'est là-dessus qu'il côtoye avec dextérité des abîmes sans parapet, au rebord desquels on vire et on gire et on volte non sans le léger émoi d'épouvante des descentes et des remontées voltigeantes sur les Montagnes russes.

Ainsi jusqu'à Tumba, actuellement terminus de la ligne, à mi-chemin du total, campement jailli en quelques semaines sur un plateau dénudé, en pleine brousse, mémorant des haltes comme celles de Libramont ou d'Habay sur nos bruyères ardennaises. L'altitude a rafraîchi l'atmosphère. On est à plus de cinq cents mètres; la nuit, les couvertures, odieuses, insupportables, rejetées à coups de pied impatients, dans le bas pays, deviennent tolérables, et on retrouve vaguement le doux bonheur de se dorloter dans leurs plis tièdes. Mais, on vous avertit du danger de ce répit dans l'habituel mijotage. Ce changement de température est plus périlleux, assure-t-on, que la chaleur diurne et nocturne constante, et l'on apprend une fois de plus qu'en ce pays

farouche à tout soulagement, à toute beauté, correspond un péril.

Il me faut voir « l'avancement », la marche de cette ligne qui fut si laborieuse en son enfantement, la tête du Python tortueux, portée chaque jour plus loin vers le but, dévorante, résorbant chaque jour une portion nouvelle de ce sol voué jusqu'ici aux lentes pérégrinations pédestres et par étapes des caravanes épuisantes, comme jadis les mers (maintenant sillonnées par les steamers) aux nonchalantes navigations des voiliers.

Je gagne, sur un train de ravitaillement, les derrières de l'armée de cinq mille noirs qui, sous le commandement de quelques blancs, marche à l'invasion des solitudes et, pli par pli, conquiert le terrain. L'exploitation a cessé : le prolongement de la voie ne sert plus qu'au travail de l'avancée. Déjà vingt-deux kilomètres ont été ajoutés au grand tronçon originaire. J'arrive « au bout du rail ». Le coffre de la route, admirablement préparé par un détachement déjà passé plus loin, reçoit le treillis des traverses descendant des wagons et s'appliquant sur lui presque automatiquement, parmi l'activité fourmillante des travailleurs. On dirait que la voie vit ! que d'elle-même elle s'allonge, que les hommes qui sont

là n'ont d'autre fonction que de lui faciliter un déroulement qu'elle accomplit par une propre force viscérale, et qu'elle se hâte vers le point où on lui prépare un nouveau lit pour s'épancher et s'étendre.

Sur les parois verticales des tranchées, nettes comme du stuc, jaunâtres et tachées de stries pourprées, des figures gravées à la pointe du couteau, des navires, des poupées, des animaux attestant l'indestructible présence de l'Art vagissant chez ces rudimentaires. Ces mêmes dessins enfantins, je les ai retrouvés sur la porte des chim'beks dans les villages. Le tatouage barbare des visages, des dos, des poitrines, n'est-il pas, lui aussi, une attestation de cette force esthétique secrète?

Je dépasse cette première zone, où peine l'arrière-garde du travail total qui se prolonge sur trente kilomètres, faisant succéder à la pose l'aménagement du coffre, à l'aménagement du coffre les œuvres de l'infrastructure, à l'infrastructure le jalonnement, au jalonnement l'étude des passages. C'est une pyramide d'hommes et d'efforts, couchée sur le sol, finissant en pointe prussienne par le petit groupe, perdu à l'extrême avant, qui, à travers l'amoncellement des cimes et des défilés enchevêtrant leurs sursauts et leurs embûches,

se défendant pied à pied par les barrières des escarpements, des bois, des eaux, doit, avec le coup d'œil du tacticien et du manœuvrier, discerner où il faut frapper, où il faut jeter les régiments d'une de ces armées du travail, conçues par les grands esprits socialistes comme la transformation idéale des armées de guerre s'usant dans l'activité stérile des exercices ou dans l'activité sanguinaire des combats.

La nuit tropicale arrive, brusque et sournoise. Nous sommes en route à pied suivant la voie en construction. Toujours le déroulement en banderole élégante. Maintenant que tout appareil rappelant le chemin à locomotive a disparu, on se croirait dans l'allée habilement dessinée d'un parc seigneurial. A mesure que j'avance, sous la clarté aurorale de la pleine lune légèrement voilée par le tulle d'une atmosphère brumeuse, les travaux apparaissent plus rustiques et se déforment dans le fantastique nocturne. Des tranchées à demi éventrées, des pelletages en monceaux, des percées encombrées d'arbres abattus, des blocs de rocher, le désordre augmentant et épique des grandes œuvres humaines s'attaquant aux résistances de la Nature, et n'ayant pas encore atteint la paix de l'achèvement.

Sous le prestige des ombres, dans la défiguration féerique des lignes, des couleurs et des perspectives que les ténèbres translucides infligent à tout ce qui peuple ces lieux inconnus pour moi, et que, sans doute, je ne reverrai jamais, je pense à Parsifal, marchant à travers la forêt fatidique, vers le val sacré où Monsalvat dressait ses tours pieuses. Mais le but où finit ma rêveuse étape n'est pas un château fabuleux : c'est la pauvre petite « maison danoise », aux cloisons de carton, à la chambre unique, aux auvents timides, qu'on démonte, qu'on transporte, qu'on remonte en quelques heures, qu'habite, héros modeste et oublié, l'ingénieur, ermite volontaire, dont le cerveau est le moteur et le régulateur de tout le travail qui fermente à l'environ.

Une réception cordiale et simple comme au bivouac. Des causeries d'exilés. Le Congo et ses incertitudes, et ses cruautés, et ses déceptions, et ses espérances, et son charme viril, revenant en basse profonde dans cette mélodie de souvenirs. La nuit passe sans la persécution de moiteur qui, à Matadi, me faisait rêver sans interruption de Bain Turc et d'étouffement.

Dès l'aube, j'ouvre la fenestrelle de ma cabane. Par exception, un lever de soleil à

grand spectacle et mise en scène opulente. Car jusqu'ici les aurores, les adorables aurores de nos pays septentrionaux, aux paresseuses et divines caresses, étaient remplacées par la morose coupole grise uniforme d'un ciel invariablement embrumé : le drame météorique des matins s'accomplissait derrière ce rideau morne. Cette fois la représentation est digne de l'Afrique grave et inclémente. De larges bandes de jaune pâle et de rouge assombri font au soleil surgissant un paysage céleste hiératique, opprimant de sa splendeur des montagnes dont le panorama silencieux forme hémicycle devant la colline nue et en cône au sommet de laquelle est planté notre infime refuge.

C'est cette chaîne alpine que maintenant le chemin de fer attaque : elle forme le rempart d'une plaine où l'avancée sera prompte, comme dans une ville investie après l'enfoncement des portes. Et vraiment nous sommes, à notre observatoire, comme un état-major étudiant les péripéties d'une bataille. En vingt points la lutte est engagée : on distingue les blessures que font les travaux d'approche, aux grandes taches jaunâtres des terrains crevés et bouleversés. Ce sont les Sénégalais, embarqués par nous à Bathurst,

qui composent le corps lancé à ces premiers assauts. Hier, au long du chemin, nous avons dépassé leurs campements de Chim'beks en paillon, groupés au hasard des sites, avec un mâtereau arboré des couleurs tricolores françaises. Car ils sont Français, ces nègres, et même, disent-ils fièrement, électeurs !

Nous descendons pour voir de plus près. En une longue promenade, nous passons de chantier en chantier, partout où ronfle l'agitation du travail. Plusieurs heures nous allons ainsi, de nœud en nœud, par les escarpements et les éventrements, par les jonchées d'arbres abattus en lesquels la forêt mutilée s'éploie. L'impression cruelle de la dévastation s'intensifie aux lieux où, récemment encore, des villages indigènes s'abritaient, cachés et protégés par d'épaisses et hautes verdure. Les habitants ont fui. Ils ont fui malgré les palabres rassurantes, malgré les promesses de paix et de bienveillance. Ils ont brûlé leurs cases en bateau renversé ; de larges plaques de cendrées en marquent la place au milieu des palmiers délaissés et des bananiers brisés. Des terreurs faites du souvenir des pilleries inhumaines, des massacres, des viols et des rapt, hantent leurs pauvres cervelles ouvertes aux fantômes, et ils sont

allés chercher dans les plis de la brousse hospitalière aux fuyards, ou derrière la frontière, en Congo portugais ou français, non encore troublés par tant de travaux et tant de rumeurs, une autre retraite, loin des routes où passent les blancs, ces fétiches funestes, et leur cortège d'habitudes énigmatiques et inquiétantes.

Peu à peu, à mesure que nous poussons plus avant, le bruissement du travail décroît et ses œuvres s'espacent. Nous entrons dans la solitude et le silence. Nous sommes sur le plateau qui couronne la chaîne. Tout est redevenu désert paisible. Le tumulte de l'industriel combat ne nous mord plus aux talons. Nous avons enfourché des mules et nous voici piétinant sur l'antique sentier des caravanes.

Car depuis Tumba jusqu'aux Pools, en attendant l'achèvement du chemin de fer, le système des caravanes congolaises fonctionne encore. Il y a deux jours nous avons fait de définitifs adieux à quelques compagnons de voyage, qui, maintenant, en accomplissent les étapes suivant une feuille de route minutieusement établie. L'âpre voie, battue à l'infini par les pieds nus des porteurs, durcie comme une aire, étend opiniâtrement son étroit galon jaune, interminable, à travers la

brousse dont les tiges, grillées par d'insuffisants incendies, noircies aux jointures semblent les piquants jaspés d'énormes porcs-épics ; dans les fonds humides, elles sont, malgré la saison sèche, restées vertes et palissadent la route de leur haut plumage, faisant penser aux venelles entre nos seigles, au mois d'août.

Incessamment nous rencontrons ces porteurs, isolés ou en file indienne, noirs, noirs, noirs, misérables, pour tout vêtement ceinturés d'un pagne horriblement crasseux, tête crépue et nue supportant la charge, caisse, ballot, pointe d'ivoire, manne bourrée de caoutchouc, baril, la plupart chétifs, cédant sous le faix multiplié par la lassitude et l'insuffisance de la nourriture, faite d'une poignée de riz et d'infect poisson sec, pitoyables cariatides ambulantes, bêtes de somme aux grêles jarrets de singes, les traits contractés, les yeux fixes et ronds dans la préoccupation de l'équilibre et l'hébétude de l'épuisement. Ils vont et reviennent ainsi, par milliers, organisés en un système de transport humain, réquisitionnés par l'Etat armé de sa force publique irrésistible, livrés par les chefs dont ils sont esclaves et qui raflent leur salaire, trottinant les genoux ployés, le ventre en

avant, un bras relevé en soutien, l'autre s'appuyant sur un long alpenstock, poudreux et sudorant, insectes échelonnant par les monts et les vaux leur processionnaire multitude et leur besogne de Sisyphe, crevant au long de la route, ou, la route finie, allant crever de surmenage dans leur village.

Ces villages, je les ai vus, habités encore, là où l'avancée de l'œuvre européenne n'est à présent qu'une vague et discrète venue d'ingénieurs isolés et inoffensifs, étudiant les passages, sans la turbulence de l'armée terrassière et l'effroi qui bruisse autour d'elle. Je les ai vus dans leur riant et idyllique décor, dans l'élégance inconsciente et l'esthétisme instinctif de leur organisme. Au milieu d'un bois, au profond d'un bois, de l'épais tissu d'un bois cousu de lianes pleurantes, unissant les cimes au sol par leurs sarmenteuses guirlandes. Les ananas foisonnent, serrés comme l'herbe. Des sentiers dessinent un labyrinthe sous les feuillures, incessamment brisés et contournés en pistes de gibier. Leurs longues torsades mènent à la clairière centrale où seuls les bananiers producteurs de fruits et les palmiers producteurs de vin que le nègre taille d'une encoche d'écoulement comme on vrille un tonneau plein, enveloppent

les cases et les ombragent de leurs aristocratiques verdure de serre chaude européenne. A l'extrémité flexible des longues feuilles empennées pendent des nids globuleux, fruits artificiels, que les oiselets ingénieux tressent et accrochent à des rameaux si frêles que les lourds oiseaux de proie, ne pouvant s'y poser, ne les pillent pas. On croirait des retraites choisies par des poètes, réalisant un rêve de vie heureuse et élégante dans une oasis enchantée. Les habitations, arcadiennes, dorment paisibles au hasard des fantaisies, harmonisant leur simplicité avec les grâces de la Nature. C'est l'Eden ! C'est l'Eden et ses maternelles bienveillances, et ses douceurs bénignes et caressantes. Des papillons, orchidées volantes, des papillons dont les ailes sont des palettes de peintres-joailliers, palpitent nonchalamment leur floraison mouvante parmi la floraison végétale. Ce serait l'Eden ! oui, si l'étouffante, l'accablante moiteur des tropiques meurtriers ne collait pas à la peau sa suée, à l'esprit sa lourdeur ; si de ces cases qui semblent faites pour les Adams et les Eves paradisiaques, ne sortaient pas, affreux et sordides, en leur nudité sauvage, avec leur odeur de fauves, des nègres aux traits camards, aux lèvres vulvaires, aux dents carnassières, aux

regards furtifs ou farouches, aux tatouages grotesques et pustuleux, aux pieds écaillés, aux orteils rongés par les tchiques.

C'est sur les marchés, sabbats mercantiles, sur le haut des monts déserts, au carrefour des sentiers, qu'on voit le mieux ces populations séculairement stagnantes, stagnantes en une étroitesse de parois cérébrales plus resserrées que les autres races inférieures, et organiquement vouées comme elles à l'immuabilité. Nous avons été en surprendre quelques-uns en leur matinal congrès. Surprendre, car aux districts encore peu troublés par l'envahisseur blanc, l'apparition des faces pâles suscite un émoi et une angoisse. Sur les routes laniériformes qui convergent vers l'aire où, autour de quelques arbres en grande tente, se tient l'assemblée, les arrivants s'arrêtent en gibier qui flaire et redoute le chasseur. Les arrivés ramassent leurs pauvres marchandises, poulets éthiques, racines de manioc, noix d'arachides, gros sel, lentilles, poissons secs embrochés en sabres avec un vague instinct de donner quelque esthétique à cet embrochement. Les mères se redressent et rajustent leurs négrillons à cheval sur une de leurs hanches. Les agrafes de cuivre jaune, qui sont la monnaie de ces transactions

d'homme de l'âge quaternaire, disparaissent aux plis des haillons. Il faut de la palabre, des tapes amicales, des sourires bienveillants pour rassurer ce troupeau défiant aux têtes laineuses, aux membres d'ébène ou d'acajou poli. Et l'on peut étudier alors ces paysans rappelant nos plus lointains et nos plus sauvages ancêtres, destitués à jamais de la force progressive qui permit à ceux-ci, à travers les temps, de devenir ce que maintenant nous, les civilisés, nous sommes.

Ils furent vite consommés les jours où je pus ainsi, une fois encore, réaliser l'enfantin besoin de vivre en Robinson qui fermente au tréfond des imaginations aventureuses et persiste à travers la vie déclinant vers sa fin. Elle vint l'aurore où je dus tourner bride et faire les premiers pas du retour vers l'Europe. Je sentis, en imposant une dernière volte à ma mule, la pignure au cœur de ce que l'on quitte pour ne jamais le revoir, cette mort partielle échelonnée tout au long de l'existence et qui rend si divinement précieuses les affections qui persistent dans les âmes fidèles et vers lesquelles, fût-on au bout du monde, on regarde alors, phares de tendresse et d'espérance. Je refis le sentier des caravanes, je revis l'armée des travailleurs noirs en ses

combats pacifiques, je repassai par Tumba et son camp, je remontai sur le train voltigeant à travers les monts et la brousse, au milieu des nuages sulfureux suffocants crachés par sa machine, je dégringolai l'infernale et pittoresque vallée de l'M'Poso, telle qu'une descente aux enfers, je retrouvai les vastes paysages fluviaux du Zaïre majestueux et traître, je redescendis dans la chaudière de Matadi, je retrouvai le *Léopoldville* rumorant du bruit de ses treuils, je rentrai dans mon étroite cabine comme un oiseau fatigué au colombier.

Le retour à Matadi et Boma.

Du 19 au 26 septembre.

Autour et dans Matadi, parmi les constructions sur piliers et à blancs toits aplatis des Européens, parmi les chim'beks chancelantes des noirs, parmi les escarpements, j'ai encore promené, aux heures les moins déprimantes, ma paresse augmentante d'humain économisant sur tous les mouvements dans la lutte contre la moiteur, la grasse et humide moiteur qui vous prend et vous lubrifie à toutes les anfractuosités du corps. Et nous sommes à la saison fraîche ! finissante, il est vrai, car déjà une avant-garde de pluies fines, très courtes, est venue, en tirailleur, annoncer l'approche des averses diluviennes, et des orages, et des tornades. Le ciel est invariablement couvert. Pas d'aurores aux pompes virginales, pas de couchants flamboyants, pas de soleil et pas d'étoiles. Une atmosphère miraculeusement

transparente pendant une demi-heure le matin, console seule de cette disette de splendeurs météoriques, en délinéant le sombre paysage encaissé et rocheux avec une minutie de graveur et en avivant la mosaïque des tons roux et gris sur les pentes abruptes qui nous emprisonnent.

Le steamer, jour et nuit, bruyamment, poursuit le travail cyclopéen de son déchargement, et lentement sa coque émerge. Les eaux du fleuve montent. Les réservoirs célestes ont déjà grossi ses affluents au nord de l'Équateur. Ici, à Matadi, en amont, du côté des cataractes, en aval au Chaudron d'Enfer, les tournoyants remous amplifient leurs moires. Tout le paysage s'estompe légèrement de vert. Les derniers incendies de hautes herbes mettent, la nuit, derrière les monts, la lueur rouge d'une destruction lointaine masquée par les cimes. Je vais, je viens très nonchalamment, les regards machinaux, imprimant en mon souvenir, par l'habitude, les aspects arides de cette ville en croissance dans un site ingrat, tandis que ma cervelle filtre et décante les sensations multiples que ce voyage y a versées à gros bouillons. Sous la figuration matérielle des hommes et des choses, sous la diaprure des couleurs et le pittoresque des lignes, sous

la vie et ses turbulences, peu à peu, ainsi que de grands poissons dans la tranquillité des eaux profondes, agitées à la surface seulement par le tumulte des vagues, des idées générales commencent à flotter et à circuler, formations instinctives sortant des limons de tout ce que j'ai entendu.

Et, dans la limite du possible, j'ajoute, en observateur consciencieux, à mon sommaire bagage de voyageur pauvre de temps et d'espace. Je vais partout où l'on me dit : c'est à voir, — partout où l'on me dit : celui-là sait quelque chose. Et je regarde, et j'interroge, et je butine, n'ignorant pas que, quoi que je fasse, ma cueillette ne sera que d'une corbeille. Mais n'est-ce pas ainsi que l'on vendange et les récoltes qui font crever les granges ne sont-elles pas faites des gerbes isolées qu'ont apportées les moissonneurs ?

Dans un pli de la montagne, à l'emplacement d'un village déserté, sur le lambeau de terre arable qu'ont formé les eaux et les anciennes cultures, trois Chinois, derniers restes du demi-millier que jadis on amena pour les travaux du chemin de fer et que les fièvres et les dysenteries et les fusillades fauchèrent, — trois Chinois soignent un potager minuscule où les fraîches et claires feuilles

des laitues, les grasses palettes des choux, les frisures des carottes, les tiges métalliques des céleris, ressuscitent en mon esprit les beaux potagers d'Europe. En ces pays torrides du palmier et de l'ananas poussant au bord des chemins en arbres et en fruits rustiques, la salade et l'oseille sont des raretés et il faut, pour obtenir en pleine terre ces frais cordiaux de l'estomac, les soins des jardiniers de serre chaude. Les préserver des mortelles atteintes de la chaleur exige la patience attentive qu'il faut pour sauver chez nous une orchidée du froid. On est fier ici d'un jardin légumier comme d'une serre sous nos latitudes, et il vient à l'esprit cette réflexion que l'homme aussi sans doute, transporté en ces lointains calcinateurs, doit y être comme une fleur étrangère et souffrante.

Et près de là, un hôpital de blancs, où un infirmier noir substitué auprès des malades à des infirmières religieuses, comme si l'identité de race, le voisinage de la femme, le désintéret absolu dans le dévouement, n'étaient pas des remèdes moraux plus efficaces auprès des exilés que toutes les médecines, — un hôpital affirme cette immanence constante de la maladie et de ses inévitables langueurs en ces régions où jamais le froid, le beau gel tonique, les belles

pluies aromatiques, la salubre fraîcheur, et les exercices physiques qu'ils appellent, ne donnent au corps le ressort et ne raniment incessamment la vie.

Je revois les fragiles amis qui m'accueillirent, je m'assieds et je flâne à leurs tables, dans des salles à manger rudimentaires et étouffantes, « je congolise » avec eux à perte de vue dans le dédale de leurs renseignements et de leurs explications contradictoires ; je sens des mains cordiales que je ne presserai plus, je parcours, lassé par la température, le cirque étroit des monts, parvis des déambulations qu'on ne veut pas transformer en martyre ; je cause sous des vérandahs en aspirant voluptueusement le rapide délice des brises qui passent en rares coups d'éventail ; je songe au miracle bienfaisant de nos quatre saisons d'Europe ici abolies, et, par un midi, après cette liquidation fatiguée de mon séjour à Matadi, je m'en vais sur un vapeur de hasard, je redescends à Boma. Je veux employer les quelques jours qui me restent à divaguer par les criques de l'embouchure du fleuve, une Zélande africaine qu'on m'a dit admirable de solitude et de verdure.

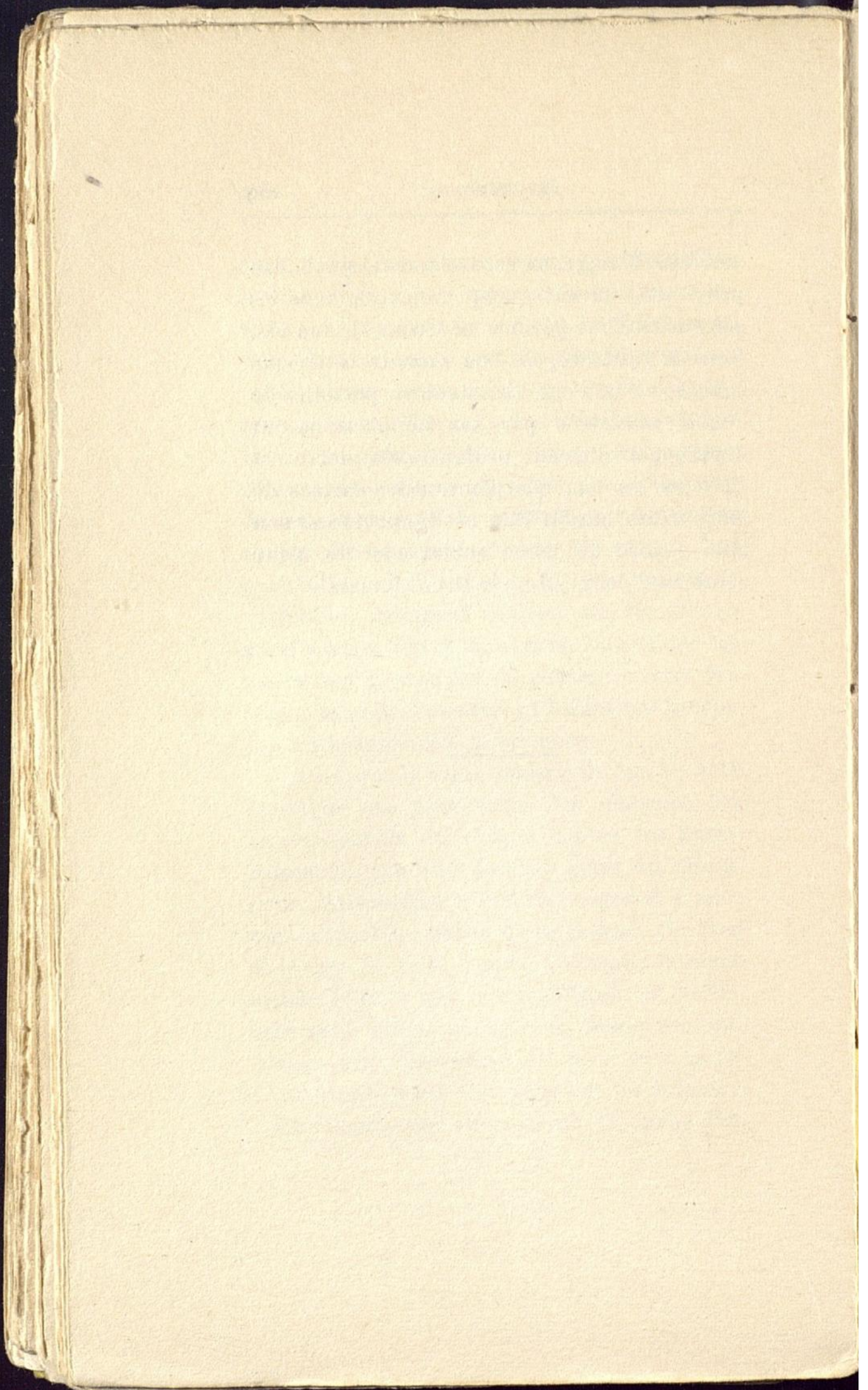
Dans l'entrepont ouvert du bateau, on a descendu un « régime » de condamnés noirs, atta-

chés les uns aux autres comme les fruits d'un régime de bananes, une seule chaîne, cadenassée au cou de chacun d'eux, ne formant de leur douzaine qu'un seul chapelet lugubre.

Oh! qu'elle me semble coquette et villégia-
turesque cette Boma, au retour de la sévère
Matadi pierreuse! Elle aussi s'enmousse
d'herbe naissante et métaux rameaux de ceux
de ses arbres dont la verdure est tombée les
nœuds de quelques feuilles nouvelles. Les
grands lézards bleus, à la tête et à la queue
vermillon, grimpent rapides sur les troncs
pareils à des bijoux mouvants. La chaleur est
moins opprimante dans le paysage ouvert des
larges eaux de l'estuaire; l'Atlantique amène
jusqu'ici les souffles océaniques.

Je retrouve la vaste maison de fer, les rats
invisibles galopant entre les cloisons, les
chauves-souris en chasse contre les mous-
tiques. Et, par une journée grise de l'Equi-
noxe, matelassant le ciel de nuages et y met-
tant le trouble sombre d'une journée cendrée
d'octobre, je fais, comme à Matadi, la revue
rapide de ceux qui m'accueillirent et frater-
nellement virent en moi un blanc tentant,
comme eux, l'aventure de cette terre incer-
taine avec le désir d'en pénétrer les énigmes.
J'allai aussi, seul, rêver devant la tombe d'un

ami dont l'image, en cet isolement, symbolisa pour moi, durant quelques heures, tous les souvenirs d'une période heureuse de ma vie, forte de vaillance, de bon vouloir et d'espérances, et que les abominables perfidies de l'envie exaspérée par son impuissance ont depuis mortellement profanée. Sa pierre est là, sous les baobabs pleurant les larmes de leurs fruits lourds ! Elle est là, proférant son nom sonore de jeune soldat sacrifié, pour combien d'yeux qui ne le liront jamais !



**Les Chenaux perdus de l'Estuaire. —
Les Criques.**

Du 26 septembre au 3 octobre.

Me voici de nouveau glissant sur le Fleuve. Boma, derrière moi, s'éloigne et, à son tour, s'enfonce dans le passé irréparable, avec la mélancolie des choses difficilement atteintes et qu'il faut délaissier sans esprit de retour. Sa petite silhouette tranquille resserre, à mesure qu'augmente la distance, l'épars détail de ses maisons blanches et dessine sur la rive sa déchiqueture endormie. Devant la proue du canot à vapeur qui m'emporte en rythmant ma fuite d'une cadence rapide et monotone, au loin, deux monts surbaissés et plaisamment convexes que le trivial langage des premiers colons a irrémédiablement nommés le Cul de Boma. Sur la gauche, détaché illusoirement de la terre ferme par le prestige d'un mirage, le promontoire en dents de scie du Fétiche-Roc,

surgissant du métal des eaux, et ailleurs, sur le miroir du fleuve, des palmiers, eux aussi apparaissant en îlots par la réverbération de l'éclatante et chaude lumière. A droite, la forteresse de Sinka, en construction, tache les premières hauteurs de la rive des huit dômes de ses coupoles et raie le versant d'un chemin rougeâtre où cheminent, en noires fourmis, les travailleurs. Sur la nappe immense des eaux, sous la chaleur plombante de la matinée, rien que le petit esquif dont je suis le seul passager.

Je pars pour cette tournée dans « les Criques » qui doit achever mon voyage en le sauvant de l'ennui de revenir par la même route. Je rejoindrai le *Léopoldville* à Banana après avoir fait un inusité et long détour. Il suivra la corde et moi la courbe de l'arc. Je consumerai ma dernière semaine dans la joie douce de me sentir à l'écart du chemin banal.

Le petit vapeur quitte le grand courant et pénètre dans un bras secondaire. Le monolithe de Boma dresse très près sur la pente son apparent menhir au milieu de blocs erratiques. Les eaux, chargées d'argile ferrugineuse délayée durant les étapes sans nombre du fleuve et des affluents qui forment avec lui une si superbe ramification dans la Sud-

Afrique, roule l'ambrure de leur thé lamé de reflets argentés. L'île basse de Matéba est fleuronnée de palmiers en multitude, droits et empanachés, tels qu'une armée en marche dont les soldats, les rangs rompus, iraient à volonté. Aux palpitations de notre machine et à la vue de notre avancée rapide creusant un sillon triangulaire dont l'ourlet va ronger le sable et caresser les hautes herbes des bords, des oiseaux s'enlèvent sans cris. Parfois, entre les végétations courtes, quelques huttes et la figurine furtive d'un noir. Un paysage fluvial uniforme, sans accent, solennel, pendant des lieues. La nappe liquide fait aux rives ce superbe avant-plan de limpidité qui embellit si étonnamment la nature, cause secrète de notre prédilection pour les sites ornés par les eaux. Et paisiblement je regarde ces identités majestueuses qui passent, si bien toujours les mêmes qu'il me semble que je suis immobile.

C'est au camp de Zambi que je dois atterrir d'abord. A l'entrée du Congo, près de Boma la capitale, non loin du fort de Shinkakassa, unique fortification imposante du nouvel empire; il sert au recrutement de la petite armée de huit mille hommes, sans cesse augmentante, qui doit, dispersée sur le territoire

entier, jusqu'au Soudan et aux sources du Nil, jusqu'au lac Tanganika à l'Est, jusqu'aux confins anglais et portugais du Sud, jusqu'aux frontières françaises du Nord, donner une réalité effective à la domination coloniale, légère comme un filet et pourtant, comme lui, suffisante pour contenir et emprisonner. Des plantations de bananiers parmi lesquelles rayonnent de larges avenues géométriques, un champ d'exercice, de longitudinales chim'beks pour les logements militaires, des habitations plates de factoriens pour les officiers, des soldats nègres, pieds et jarrets nus, portant la blouse et la culotte en toile indigo, le fez et la ceinture rouges, armés de fusils Albini réformés. Un air de bonne tenue disciplinaire mêlant l'Europe à l'Afrique en une bâtardise de conquête. Voici qu'on défile clairon en tête et le drapeau bleu étoilé de jaune déployé : un grand diable noir le porte fièrement « les yeux à quinze pas ». Le puissant soleil enveloppe le tout de sa flambée impitoyable. Quelques lauriers-roses attendrissent cette allure de petite guerre. Et l'on vient de me dire : — Des lauriers-roses, n'en faut plus, ça donne la fièvre ! — Pour une douce beauté égarée ici, faut-il que tout de suite, en apparition morose, surgisse le fantôme de la Fièvre maudite ?

Mais il s'agit de pénétrer plus avant dans le dédale des îlettes, monnaie divisionnaire, satellites de la vaste Matèbe. Elles s'étalent en ganglions au long de la rive nord de l'estuaire, formant un petit fleuve en lacis à côté du grand qui va droit à l'Atlantique en un tronc puissant, veinules greffées sur l'aorte, artérioles débouchant sur la carotide. C'est là que j'ai à vivre quelques jours, en une dernière fête d'isolement et d'oubli de mes soucis d'Europe, dont déjà je sens la succion m'imposant le retour.

Un ami, habitant de ces lieux écartés, humble monarque d'une factorerie isolée, dont la distraction en son ermitage silencieux a été la formation d'une basse-cour européenne, superbe de diaprure, de variété et d'opulence, — un ami imprévu et charmant, me mènera par les détours de cette Thébaïde aquatique. Nous partons en pirogue pour la première étape. Six noirs, assis sur les bords de la primitive embarcation, tronc d'arbre évidé, plongeant verticalement leurs courtes pagaies à large palette, comme s'ils bêchaient les eaux, trois fois puis un bref repos, trois fois encore puis un repos, et ainsi indéfiniment, toujours par trois coups suivis d'une reprise d'haleine, tandis que l'un d'eux bat, de son

pied nu, sur le fond du bateau, caisse de résonnance, une mesure sourde appuyant chaque enfoncée. Puis il entonne une mélodie interminable, quelques mots, criés d'une voix rauque et dépourvue de toute substance musicale qui semble le propre du nègre, encore sauvage, autant que son nez camus, ses lèvres charnues, ses cheveux crépus, voix éraillée de vieillard ou d'ivrogne. Et ses compagnons répondent par d'autres gutturalités. C'est couleur locale, mais bientôt insupportable, ces bêlements qui rompent l'harmonie de la nature mélodieuse où, indolemment, nous passons.

Je ne veux pas faire le journal de cet itinéraire. Mieux vaut en synthétiser les impressions. Ce sera rendre, avec plus de vie, le caractère de ces Criques merveilleuses, peu signalées par les habitués voyageurs du Congo, coureurs de négoce, allant au plus pressé par le chemin le plus direct, et, en général, aussi peu sensibles aux beautés gratuites d'un tel paysage que les misérables nègres. Pour combien d'âmes même le firmament et ses astres sont d'inexistantes splendeurs. Ah! si l'on pouvait faire la traite des étoiles et en devenir propriétaire!

C'est par tronçon quotidien que j'ai savouré cet archipel, émigrant d'un point à un autre

toujours par les eaux ramifiées en canaux serpentins ainsi qu'une immense Venise africaine. Les îles, basses, sont d'énormes plateaux de verdure, qu'on croirait des lambeaux de forêts flottantes amarrés là jusqu'à leur prochain départ pour des destinations magiques à travers les océans. Pas un hiatus dans leurs touffes magnificentes épandant les beaux feuillages ornementaux de la végétation tropicale. Au fur et à mesure du parcours de l'embarcation solitaire, elles démasquent leurs décors charmants et leurs perspectives idéales, entourées du cadre des eaux lamées de l'argent du ciel, répétant en une image renversée la ligne ondulée de leurs frondaisons et la mosaïque de leurs couleurs. C'est le parc superbe et séduisant d'une walhalla habitée par des fées ! Tantôt les sinueux contours s'élargissent en un lac dont on cherche en vain l'issue parmi les épaisses bordures de malachite et d'émeraude ; tantôt ce n'est plus qu'une étroite rivière dont la main peut paresseusement toucher les rives faites des gigantesques et élégantes palmes du bambou penchées en d'immobiles prosternations au-dessus du miroir qu'elles effleurent et où elles mouillent l'extrémité de leurs lamelles effilées. Quelques-unes, engrisaillées par la fane,

donnent l'illusion de rocs pointant au milieu des frondaisons opulentes.

Ailleurs ce sont les palétuviers étranges ; étranges surtout quand ils ont pu croître aux dimensions des grands arbres forestiers. Ils se dressent alors au-dessus des eaux sur des racines qui semblent les pieds de digitigrades antédiluviens essayant de se dégager des limons. Et de leurs cimes pendent en écheveaux, détachés des grosses branches, les rameaux filiformes descendant pour renouer l'hétéroclite végétal au lit du fleuve par des pousses nouvelles. Les images abondent dans l'esprit à la singularité du spectacle : sont-ce les singes qu'on voit bouger dans la feuillure, qui pêchent à la ligne ? Est-ce la chevelure d'une dryade géante qui trempe dans le courant ? Sont-ce des cordages tendus sur une épave submergée, pour la ramener à la surface ?

Et toujours la solitude ! La solitude et le silence, car nous avons fait taire les psalmodies dérangeantes des pagayeurs, au risque d'amoinrir leur travail, car pour ces primitifs faire du bruit c'est produire de la force et un effort muet semble stérile. A de longs intervalles, une pirogue chétive et furtive, conduite par deux naturels debout en un équi-

libre difficile, n'ayant amoindri leur nudité que d'un court pagne effiloqué, passe ainsi qu'une découpure d'ombre chinoise et disparaît comme un animal effarouché. Le cri bizarre d'un oiseau invisible, pareil à un sifflement de berger ou de bûcheron, par intervalles, sort des bois, en énigmatique signal.

Mais dans les profondeurs, la population des crocodiles continue sa vie carnassière et terrible. On ne peut s'abandonner à la joie de plonger dans ces eaux engageantes, d'y nager dans la douce fraîcheur et d'échapper ainsi à la chaleur persécutrice, elle, aussi, toujours présente et tyrannisante. L'infernal saurien interromprait sa chasse aux gros poissons pour se payer le régal d'une jambe ou d'un bras humain. Les noirs imprévoyants en savent quelque chose, eux qui fournissent aux monstres un constant tribut de victimes comme les Hindous aux tigres. Ne m'a-t-on pas dit qu'on en avait tué un énorme dont les cavités viscérales recélaient vingt-trois des lourds bracelets de cuivre jaune dont les négresses jugent à propos d'embellir leurs charmes? Fausseté, sans doute, mais parfait symbole.

Le soir, nous nous arrêtons dans les Factoreries, ermitages rares parsemant ce labyrinthe dont les constructions à la Robinson

surgissent blanches et paisibles au détour de quelque courbe, près de la rive, dans un étroit déboisement. Là habitent en exilés quelques blancs, aidés de nonchalants collaborateurs noirs. Là arrivent des villages, perdus dans la brousse de la terre ferme, l'huile de palme et de coconottes que les indigènes échangent contre les marchandises de traites suivant de compliqués calculs dont la base monétaire est « la cortade » comme ailleurs c'est le « matikou ». Lentement les barils se remplissent, les sacs s'accumulent, et, quelque jour un grand steamer, faisant la cueillette du cargo, emporte le tout pour l'Europe. Là, sans jouir vraiment du prodigieux naturel décor, inquiet par la maladie, déprimé par les constantes suées, découragé par les nostalgies, s'affaissant dans le vide de la vie intellectuelle et dans le concubinat d'une négresse aux belles épaules et aux pieds vermineux, le blanc essaie de reconstituer sa vie de civilisé en un simulacre de home. Il vous reçoit dans son habitation rudimentaire, châlet sur piliers ou chim'bek posant sur le sol durci et fendillé son clayonnage; il vous offre les mets parfois savoureux, mais toujours de propreté douteuse, cuisinés par son « boy » nègre; il cause de la patrie et réveille avec

effort des souvenirs ankylosés ; il vous cède son lit et sa chambrette encombrée qu'ornent mélancoliquement les photographies ingénues de ceux qu'il a aimés et qui l'attendent peut-être, et que semble regarder quelque araignée énorme en arrêt dans un coin du plafond à demi obscur. On s'enferme dans la moustiquaire, on s'étend tout habillé sur le matelas dur, on subit pendant un quart d'heure l'oppression étouffante de l'enfermé dans ce cercueil de mousseline, on sent l'inévitable et gluante moiteur tropicale qui suinte par les pores son enduit, on est pris d'une indéfinissable tristesse, sur laquelle germent les regrets d'être si loin et les fleurs consolantes du retour. Et, quelquefois, on s'endort d'un bon sommeil !

C'est après une semaine de ce pèlerinage et de ces haltes que je revis Banana au détour de la dernière des serpentaisons fluviales, Banana aux beaux cocotiers, paisible et sablonneuse. Ici également la saison des pluies, venant de l'équateur, déjà travaille les sèves, met sur le sol un premier duvet de verdure et ravive les arbres à feuillage persistant. Les plans d'ananas, dans le dessin rectiligne du jardin public, émaillant la terre siliceuse d'un jet lancéolé de pousses couleur de chair. La petite cité me

charme plus qu'à mon arrivée au Congo dont elle est la sentinelle avancée sur sa lagune en langue si hardiment dardée à travers les eaux. L'Atlantique qui bat lourdement la rive occidentale ne salit plus la plage de l'écume marécageuse qui semblait la bave d'un cholérique.

Prenons un bain dans cette limpidité opaline. Ah! qu'il sera bon après ces jours de vie vagabonde et débraillée! Prenons un bain au bruit du ressac qui me rappelle les profondes sonorités des plages de notre mer du Nord! Halte-là, me crie-t-on, les requins! Ah! terrible Afrique! terre aux contradictions constantes et inhumaines, chimère au beau corps s'achevant en membres difformes. Toujours une menace à côté d'une promesse, toujours un lourd ennui à côté d'une jouissance, toujours un danger à côté d'une séduction ou d'un espoir.

**Le Retour vers l'Europe. — Les passagers.
— Le climat du Congo et son effet sur les
Blancs. — Les Travailleurs nègres. —
Accra.**

Du 3 au 7 octobre 1896.

Le *Léopoldville* est enfin en rade de Banana. Il a hissé le drapeau bleu et blanc du départ. Sa clamorante sirène a jeté les cris éperdus appelant les retardataires à bord.

Ainsi c'est fini ! J'ai accompli mon fantaisiste désir : j'ai battu du pied longuement, imprudemment cette Congolie. Je vais la quitter irrémisiblement et je sens les influences secrètes que cette fréquentation intense de cinq semaines a accrochées à ma cérébralité, telles que les petites têtes de chardons qui hérissaient tenaces mes vêtements quand je revenais de la brousse. J'ai épuisé dans les pages qui précèdent mes impressions d'artiste. Au penseur, à l'écono-

miste, au politique que je puis être, à parler maintenant. Je vais essayer, dans la tranquillité marine du retour, de brièvement clarifier et classer ces notions innombrables qu'avait préparées, à l'arrivée, mon séjour à bord parmi soixante Congolans allant tenter l'aventure, que va enrichir encore, maintenant, mon séjour à bord parmi quarante Congolans revenant de l'entreprise, tous pleins de paroles et perfluant les souvenirs.

Je les examine! Le Steamer a repris sa marche automatique réglée comme au métro-
nome. Peu chargé, il domine de haut les flots. Il s'est mis en route sournoisement : je ne l'ai senti qu'à la grande brise produite par son glissement dans l'atmosphère, ruisselant, délicateuse après tant d'heures d'exténuante moiteur. « Il se fait son vent lui-même », disent les marins. Quelle large porte ouverte tout à coup au grand air!

Je les examine! Ils sont là, sur la spacieuse dunette, presque tous, debout ou étendus sur des chaises pliantes, regardant se résorber dans le vague des lointains cette terre congolaise où ils ont vécu des jours laborieux. Rien de bruyant. De la mélancolie et de la lassitude sur ces visages, la plupart d'un ton de vieil ivoire jauni et uniforme, ayant la matité d'un

émaillage cireux. Presque pas un où filtrent les rougeurs d'un sang vif, témoignage de circulation active et de santé. Ils sont marqués d'une empreinte malade. Le docteur du bord, faisant allusion aux métiers funestes qui s'exercent en des températures trop hautes, me dit : — Ne croirait-on pas que nous rapatrions des cuisiniers anémiés par le voisinage du fourneau et des garçons de bain turc exténués?

En eux s'affirme le poids de ce principal facteur de la question congolaise, minotaure qui déjà, en sa voracité crocodilienne, a dévoré tant de victimes, le Climat! et sa maîtresse nuisance sur le blanc de nos régions tempérées et vivifiantes, la Chaleur! Car, vraiment, ces catastrophes finales des dangereux séjours sous les tropiques : les Fièvres ardentes comme des incendies, les Dysenteries épuisantes, les Hématuries meurtrières, le F. D. H., pourrait-on dire suivant l'habitude congolaise d'initialiser les désignations, de dire, par exemple, la S. A. B., pour la Société anonyme belge, l'A. B. I. R., pour l'Anglo-Belge India Rubber, semblent n'avoir de prise sérieuse que sur les organismes affaiblis, soit par leur nature, soit par cette constante : la température surchauffée. C'est elle

qui prépare et prédispose le terrain par le labour des longues transpirations et des suées inexorables. Nul qui n'en ressente l'ennui ou l'angoisse avec le pressentiment de l'amoin-drissement quotidien, mince parcelle par mince parcelle, mais ininterrompu. Si le Destin voulut que malgré mon indifférence pour les précautions, rendues, au surplus, difficiles par la rapidité du voyage et les incessants changements de l'ambiance, j'ai pu, non sans étonnement de ceux qui me rencontrèrent, passer à travers les milieux et les accidents, sans autre mal qu'une « bourbouille » à la peau, due sans doute à l'extrême variété des lits où il fallut m'allonger, j'ai ressenti pourtant la débilitance augmentante de ce régime de serre chaude : la répugnance pour l'exercice, le fléchissement des facultés cérébrales, l'amnésie obnubilant dans la mémoire les choses les plus connues, et j'ai compris combien faible est bientôt la résistance à une maladie qui vous guette du dehors, épanchant dans l'atmosphère ses germes perfides. Certes, l'accoutumance diminue l'oppression de l'implacable température. On s'y fait, vous disent « les Congolais ». Les plus fringants affirment qu'ils préfèrent la saison chaude à la saison dite « fraîche », par un si

plaisant euphémisme. Mais si le caractère, avec son étonnante élasticité, se résigne et s'illusionne, le corps reste soumis aux matérielles et inévitables actions physiques et en lui continue l'œuvre de dépérissement. Ces figures blêmes, ces figures d'hôpital, qui m'entourent, obstinées en leur pâleur terreuse malgré la brise vivace de l'alizé du Sud qui nous évente, en témoignent. Et cette décomposition interne des liquides et des organes est d'autant plus certaine que des causes secondaires y aident cruellement : les soucis emportés d'Europe, car combien de ces exilés volontaires fuient des misères ? Le regret des habitudes patriales brusquement amputées, laissant aux sentiments des plaies aussi saignantes que la section d'un membre ? Toute l'accoutumance cérébrale bouleversée, plus rien de ce qui intéressait jadis ne retrouvant son équivalence, partout de nouveaux visages, de nouveaux intérêts, de nouveaux paysages, avec la souffrance de ces vêtements inusités. Promptement l'estomac s'en mêlant et le dégoût d'une alimentation artificielle et insuffisante venant s'ajouter aux dégoûts de la nostalgie ?

Les Anglais n'admettent qu'un an de séjour dans les régions tropicales africaines, puis

recourent au retrempage au pays natal : il s'agit de rattraper, si possible, la substance perdue, de restituer au sang appauvri sa richesse ; puis on recommence sur nouveaux frais. Les Hollandais veillent avec un soin minutieux au bien-être de leurs agents, construisent des habitations commodes et charmantes, opèrent des ravitaillements d'une salubre abondance. Les Portugais, largement métissés, eux, par des siècles de domination étrangère, de sang phénicien, berbère, arabe, à demi sémites, supportent mieux ces pays ardents où le Soleil se promène chez lui dans l'enclos des tropiques, tandis qu'il n'apparaît chez nous qu'en propriétaire regardant par-dessus ses murs. Nos pauvres Belges, facteurs ou agents de l'Etat, dans les postes isolés où la plupart sont relégués, sont loin de ces précautions réconfortantes, quoique sans cesse leur sort s'améliore. S'ils meurent moins que jadis, ils subissent presque invariablement les atteintes du mal d'Afrique, l'anémie congolaise, avec, pour beaucoup d'entre eux, dès qu'ils voisinent quelque lieu paludéen ou miasmatique, quelque matière à contagion, les crises redoutables de la F. D. H., surprenant brusquement même les anciens, même ceux qui tentent le sort en se vantant de

n'avoir jamais été malades, et les couchant alors en moins de rien dans la Mort. Derrière la façade de leur apparente belle santé, le climat, le redoutable climat a fait son œuvre et ruiné l'organisme, comme les fourmis blanches rongent au cœur les poteaux d'une vérandah. — Leur faute, leur faute, leur faute! crient les optimistes, les hypnotisés du Congo. Imprudence, insouciance, excès de fatigue, abus des boissons, mauvaise hygiène, régime irrationnel! — Comme s'il était possible, dès qu'on arrive au bienheureux Congo, de devenir prudent, modéré, prévoyant, discipliné, irréprochable! « Je n'en ai pas les moyens », me disait un bon garçon à qui le médecin venait de faire cette belle leçon de morale. Ah! l'insupportable ennui d'une vie trop réglée, attentivement surveillée, maintenue dans le difficile équilibre de la perfection. *Propter vitam, omnes vitæ jucundæ causas perdere!* Et, d'ailleurs, comment se préserver en ces lieux sauvages des contaminations humaines et des contaminations telluriques? Partout l'épidémie et l'endémie fonctionnent comme si la Nature et l'Homme étaient incurablement atteints d'une syphilis intégrée. Comment éviter l'Homme et la Nature qui vous enveloppent comme le scaphandre enve-

loppe le scaphandrier? Ne pas boire! quand l'anémie et la chaleur y poussent invinciblement. C'est toujours la vieille histoire résumée en cet axiome cher à Bouvard et Pécuchet : Devient ivrogne qui le veut! Ici, comme en Europe, l'alcoolisme est le résultat de la fatigue, de la dépression, de l'insuffisance d'alimentation, de la déperdition excessive des forces. L'absinthe! l'absinthe! la bonne absinthe africaine, comme on dit au Congo! je n'en avais pas bu trois fois en ma vie. Quand, dans les factoreries ou les maisons danoises, on m'en offrit, je refusai d'abord. Puis, un jour, sous l'accablement du soleil et l'épuisement de l'effort, j'en bus. Je ressentis l'effet salubre, la matérielle bienfaisance, le puissant et doux réconfort du « perfide breuvage », et j'y recourus comme les autres, l'aimant, le remerciant. A bord, dès que je retrouvai la fraîcheur et la vie de la zone tempérée, j'en perdis radicalement le goût.

Pendant qu'ainsi je médite, les derniers linéaments de la côte d'Afrique ont disparu. Quelques-uns de nos compagnons de route se sont assoupis : leur physionomie, distendue par le sommeil, exprime plus visiblement encore le délabrement. Puissent l'air patrial et les douceurs du pays retrouvé leur restituer

les forces perdues qu'a pompées le soleil du Congo.

* * *

A l'avant du navire, nous avons de nouveau des noirs. En petit nombre, deux cents tout au plus, des gens d'Accra, où nous toucherons d'abord, et de Sierra-Leone. Ils retournent chez eux, « après fortune faite ». La fortune d'un négro ! Ce sont des travailleurs dont le terme est expiré. Ils ont touché leur masse et se sont renippés à Matadi, au plus grand profit des maisons de négoce habiles à usurer sur l'ignorance de ces naïfs. Leur préoccupation, infantine, a été de singer l'Européen et les voici déguisés en dandys ridicules et multicolores, mêlant en un ensemble joyeux toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et leurs dérivés : bérêts rouges, chemises roses, jerseys bleus, pantalons jaunes, jaquettes blanches. Tous sont chaussés, miracle ! Tous ont un coffre en fer-blanc peint en tons crus contenant leurs richesses. Tous ont des fauteuils de bains de mer. A Matadi, au « Tam-Tam », cette festivité du dimanche soir où, pendant qu'on bat le tambour de guerre long comme un canon de forteresse, des boys et des négresses contorsionnent la danse du ventre en glapissant, j'en

ai entendu, qui, regardant à côté de moi, disaient : — Ils sont tout d' même rigolos, ces sauvages ! — De loin, groupés sur le gaillard, quand le *Léopoldville* a débouché pour prendre rade à Banana, leur foule diaprée eût fait croire qu'un pensionnat de demoiselles à marier, en toilettes printanières, arrivait pour sauver les pauvres blancs du Congo de leur célibat forcé.

Ils remplacent nos farouches Sénégalais du voyage d'arrivée, occupés, eux aussi maintenant, « à faire fortune » en peinant terriblement sur la ligne du chemin de fer, et rêvant sans doute déjà aux joies du retour et au faste puéril qu'ils pourront alors déployer.

Car pour ces travaux du chemin de fer, jamais on n'a pu sérieusement trouver des ouvriers dans le Congo même. Il a fallu, avec des labeurs infinis, d'exceptionnelles dépenses et parfois de cuisants déboires, toujours chercher ailleurs. Et ainsi se pose dans l'esprit le problème du travailleur en cette contrée dont l'avenir dépend de la collaboration du nègre, toute œuvre entreprise et dirigée par le blanc impliquant, pour ses détails, des opérations multiples dont, sous ces latitudes écrasantes, l'Européen ne pourra supporter le poids. Pour le Bas-Congo la crise s'est déclarée. Dans les

quatre districts qui forment le goulot de la gourde à grosse panse qui figure assez bien l'Empire en sa forme géographique, trouver, en quantité suffisante, « des collaborateurs noirs » est difficile. L'État en a voulu pour son portage sur la route des caravanes, pour l'approvisionnement en bûches de ses steamers de service sur le fleuve, pour le recrutement de sa petite armée. Il a dû recourir au service forcé et « palabrer » avec les chefs de village; il a fallu que ceux-ci imposent à leurs serfs ces travaux réglementés qui répugnent à leurs mœurs indolentes et sédentaires. Cette conscription d'un nouveau genre, cet esclavage déguisé, car le maigre salaire du malheureux va à son maître, a fait le vide. Le négoce privé a grande peine à se procurer des auxiliaires. J'ai vu à Sissia, dans l'île de Matèbe, le pressoir d'huile de palme installé il y a quelques années dans les plus ingénieuses conditions : il chôme, les trois quarts du temps, faute de cueilleurs allant abattre les régimes de coconottes au haut des palmiers dans les bois abondants du voisinage. Les villages se dépeuplent.

Administrativement on vous explique ce phénomène de manière à apaiser les appréhensions. On le déclare spécial au Bas-Congo,

à ces districts désormais voués à un relatif mépris, tandis que toutes les admirations, tous les éloges, tous les espoirs sont réservés au Haut-Congo, au ventre de la bouteille. Et faisant ainsi la part du diable, on ajoute : « Le nègre du Bas est un dégénéré ; on l'a déprimé par la traite et par le rhum. Il a parfois l'épouvante et toujours la défiance du blanc ; il se retire à son approche comme l'animal trop pourchassé. Les peuplades de la côte se détruisent aussi elles-mêmes par l'abus de la « Kasse », ce poison judiciaire administré aux accusés, aux soupçonnés, sur les indications stupides des féticheurs dont les sorcelleries mystificatoires ont infailliblement prise sur des âmes obscures et superstitieuses. Puis les épidémies s'en mêlent : en ces dernières années, la variole les a ravagés, en flambée, comme les Aztèques, au Mexique, lors de la conquête de Fernand Cortez. »

Explications plausibles, mais qui ne dissipent pas les inquiétudes. Le contact des races, spécialement d'une supérieure avec une inférieure, a de si inattendues réactions. Il a mis dans l'histoire de si bizarres et de si cruels mystères ! Aussi, ce danger d'avenir commande-t-il la plus grande prudence dans les mesures destinées à régler les rap-

ports entre l'Européen envahisseur et le Nègre envahi, la connaissance la plus approfondie de ces peuples primitifs, l'absence de toute illusion sur la possibilité de les transformer, le respect des habitudes inséparables de leur âme négritienne, fussent-elles étranges ou barbares. Il faut reconnaître, hélas ! que sur tout cela règnent encore, parmi les blancs, gouvernants et gouvernés, d'étonnants préjugés, et que des malentendus funestes se sont manifestés et sont à redouter encore. Ces erreurs ont été pour une part dans le dépeuplement du Bas-Congo ! Qui sait si leurs effets funestes ne gagneront pas le Haut ?

*
* * *

Nos premières journées de mer sont heureuses et paisibles. Nous sommes bientôt dans « le Pot-au-Noir » des marins, cette région toujours pesamment nuageuse, et pluvieuse par saccades, qui forme une ceinture ondulante sur l'Equateur, se déplaçant avec la marche fictive du soleil au long de l'Ecliptique et de son Zodiaque. Les aubes bleutées sont ternes, mais quelques beaux couchers illustrent la coupole céleste d'immenses paysages métalliques ou fulgurants. Les eaux

n'ont plus la teinte fauve qui, au sortir du Congo, transformait leurs vaguelettes en un indéfini labour d'automne accumulant les guérets bruns où, dans nos champs, se blotissent les lièvres. Des escouades de poissons volants raient l'azur mouvant de leurs traits d'arbalète. Nos convalescents souffrent du roulis qu'augmente la légèreté du chargement. Car si pour aller au Congo le « cargo » ne manque pas, ah ! que pour revenir il est rare.

Mille milles à faire, mille « nœuds », nœuds d'autant meilleurs, me dit un officier du bord, qu'une fois faits, plus moyen de les défaire, — pour arriver à Accra, sur la côte de Guinée, et nous en faisons galamment deux cent cinquante par vingt-quatre heures. A la quatrième aurore, la terre est en vue et ceux de nos passagers noirs pour qui c'est la patrie, font, avec entrain, leurs préparatifs de débarquement.

Il s'agit d'être beau et d'éblouir ! Il s'agit de descendre en triomphateur et de faire envie ! Des coffres, sortent les atours : le gilet justaucorps de flanelle ou de soie, couleur tendre, citronnelle, bleu céleste ou rose ; la chemise à mettre par-dessus malgré la chaleur, blanche ou à dessin de fantaisie ; la cravate ample et criarde, à nœud tout fait et à grosse épingle

fixe; les chaussettes élégantes dans lesquelles entrent avec peine les gros pieds plats dont la plante, à peau rapée plus claire, semble usée par la marche et les fatigues; les souliers vernis de soirée ou les bottines jaunes de bain-de-mer; le veston court du gandin et le pantalon à jambes d'éléphant; aux doigts, des bagues; autour du cou, la chaîne de montre en perles fausses; à la main, un stick à bec de corbin; sur la tête, aux cheveux frisés séparés par une raie irréprochable de garçon coiffeur, un feutre mou; un mouchoir éclatant sort, en feu de bengale, de la pochette; à la boutonnière, une étrange rosace versicolore, décoration de fleur artificielle, on ne sait, éclate. Il faut imiter le blanc, même sans comprendre la raison d'être de ses actes; il faut se transformer en « gentleman ». J'en ai vu un qui s'inondait de parfum à l'aide d'un vaporisateur; la bouteille portait : Eau de Floride! Imiter, singer. Un factorien goguenard et sceptique me disait : « Le nègre est un singe moins malin que le singe; celui-ci refuse de parler parce qu'il sait qu'on le ferait travailler. »

M. Joseph Prud'homme, gros factorien enrichi par vingt années de négoce déloyalement exercé, qui, à côté de moi, contemple ce

spectacle du haut du « château d'avant », me dit d'une voix sonore et avec un geste parlementaire : « Voilà la juste récompense du travail, Mossieu le socialiste. » Un négro, impressionné par cette clameur, tourne la tête, et, comme s'il avait l'intelligence de la chose, se met indécemment à esquisser une danse du ventre et à « barytonner du cul », ainsi que s'exprimait le divin Rabelais.

Bientôt la coupée du navire ressemble à un bal d'étudiants en goguette de carnaval. Nos pimpants amis ne mettent pas de gants, la nature s'étant chargée de leur en fournir d'inusables. Plusieurs ont été aidés dans leur toilette comique par d'obligeants compagnons transformés en valets de chambre, leur présentant, comme à des princes, chacune des pièces de l'accoutrement et donnant à l'ensemble le dernier coup de fion par une bonne frottée de leurs mains sales sur les plis causés par l'enfermé dans la malle.

Accra a surgi sur la côte à peine montueuse. Comme toujours, la lèpre blanche des constructions tachant le rivage au-dessus de la bande lumineuse de l'estran. Puis, à l'approche, des factoreries à toits plats et de forts vétustes. Ici longtemps domina la Hollande; maintenant c'est l'envahissante Angleterre,

pieuvre allongeant ses tentacules à innombrables suçoirs partout où il y a des « business » à rafler.

Sur la plage, jonchée de rochers plats formant des brise-lames artificiels, déferlent en énormes volutes les lourdes vagues de l'Atlantique. Des baleinières, bousculées par les flots comme des bouchons, arrivent à force de pagaies manœuvrées frénétiquement par des noirs, mahoni, acajou, ébène, palissandre, échantillons humains des bois africains; pagaies dont la palette, tridentée, s'étale ainsi que de larges pattes de crocodile, attaquant des deux côtés la mer, avec fureur. Quand cette flottille farouche accoste le steamer et s'accroche à sa coque, ballotée par la houle, avec ses équipages aboyant, on dirait une meute prenant aux flancs le sanglier d'Erymanthe. Dans un indicible désordre de gesticulation, de cris et de jaillissements d'eau de mer, on descend les beaux coffres de nos nègres et nos beaux nègres eux-mêmes, oublieux de leur dignité et de leurs brillants costumes que mosaïque promptement de souillures cette bousculade de curée acharnée. Une chaise, la « mamy-chair », me dégringole au milieu du tas; mes mains, cherchant un appui, tâtent des têtes crépues, des bras, des

épaules, des torses à cru et luisants; colis humain, je suis encaqué dans le grouillis du chargement et en route pour « le Shore ».

Sauvage spectacle de hurlements et de musculatures désordonnées en leurs efforts. Ayant, pourtant, cette très spéciale beauté, si rare en Europe, des membres nus se mouvant et s'agitant en l'harmonie de leurs tensions violentes, de leurs saillies nodales, de leurs enchevêtrements colériques, du travail surprenant de leurs efforts. Ah! de quelles esthétiques jouissances nous privent les vêtements sous lesquels est cachée toute la merveilleuse mécanique du corps humain, chef-d'œuvre de ligne et de couleur, et comme se comprend le besoin, pour un Michel-Ange ou un Rubens, d'en peindre l'émouvant prodige dans des chutes d'anges ou des précipitations de damnés.

Quelques bons soubresauts sur la barre et me voici à terre. Tout de suite la chaleur me plombe; on la croirait un reflet du sol. J'ai flâné dans Accra deux heures. Vieille cité, en partie ruinée, sans la riante végétation, des rues gazonnées de Sierra-Leone et Bathurst. Les Hollandais y ont laissé leur empreinte, non seulement dans les noms des indigènes qui rappellent les enseignes d'Amsterdam, les

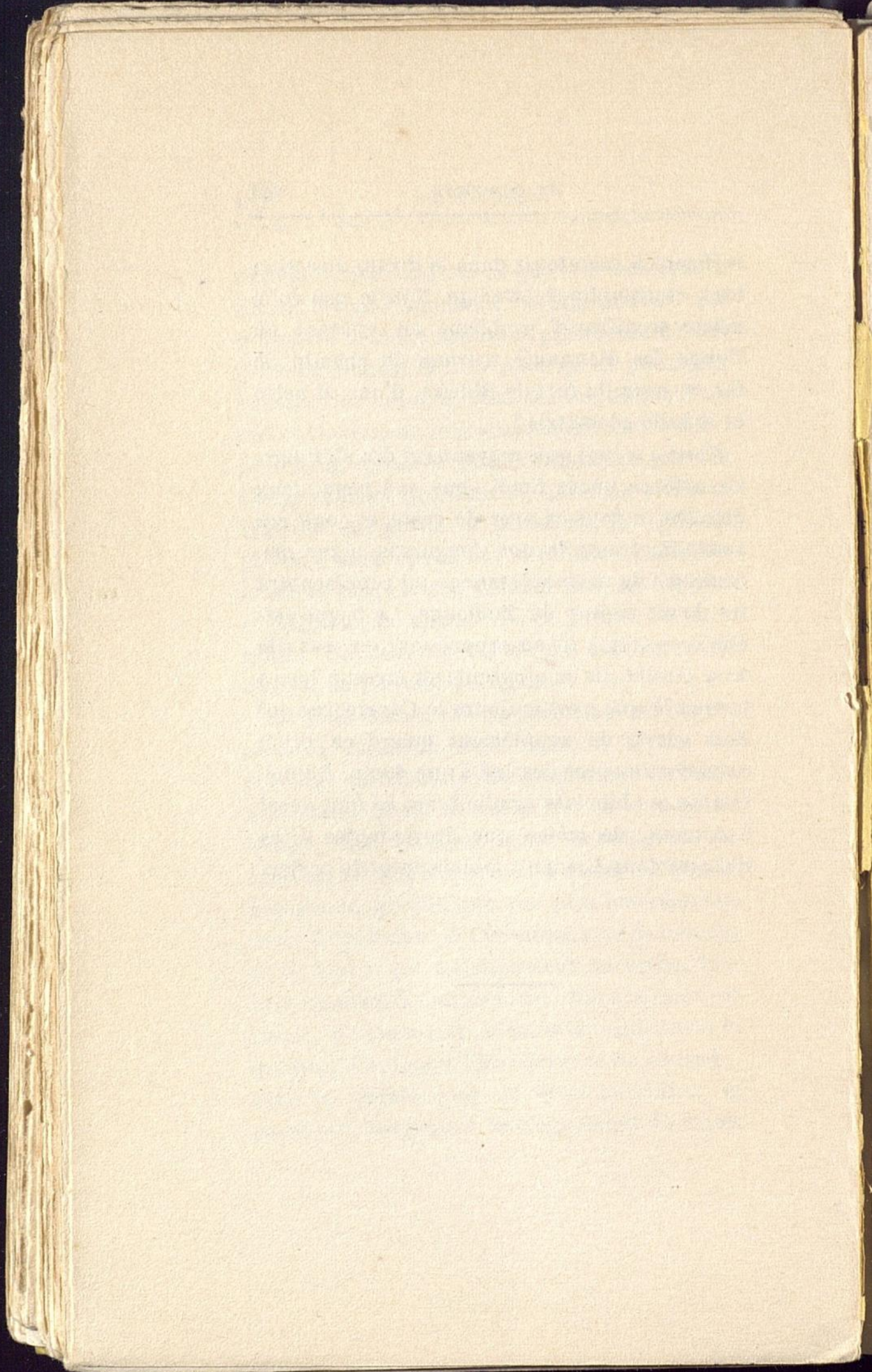
Jan et les *Van*, les *Klaas* et les *Faaz*, mais surtout dans la construction des Chim'becks, couvertes de chaume, cabanes rustiques à petites fenêtres, d'où l'on s'attend à voir sortir les Campinoises des environs de Venloo ou de Ruremonde. Partout des nègres, parmi lesquels circulent indolents et dédaigneux quelques « business-men » britanniques ainsi que des requins dans les eaux poissonneuses. Ces gentlemen ont tous la moustache militaire à pointes relevées par laquelle la *fashion* britannique a, depuis quelques années, remplacé les favoris classiques qui allaient si bien à ces natures de marchands; ils ont tous la musculature sèche de l'Anglais moderne, adonné aux sports par lesquels a été combattue et vaincue l'obésité jadis classique de la race. Les négrillons fourmillent, ornés souvent d'une hernie ombilicale, difformité courante en Afrique. Sous leur ventre démesurément enflé, une ceinture de ficelle symbolise les vêtements absents. Les pucelles de la ville, assez nombreuses (les autres sont en réparation, me dit un solide Anversois qui m'accompagne), passent, le torse nu, les seins en parade, remarquablement tendus et de modelage varié, tandis que d'horribles vieilles femmes de trente ans, auxquelles on applique involontai-

rement le rude mot *Anus* que leur décerna le Latin brutal, exhibent négligemment les pochettes arides, flasques et plates comme des porte-monnaies où il ne reste qu'un petit sou, comme des cuirs à rasoirs, en lesquels se résout finalement et promptement cette beauté poitrinale montrée avec ostentation par les vierges noires, profitant de la même coutume ingénue qui permit à Elisabeth, reine d'Angleterre sans époux et restée fille intacte, de montrer jusqu'à son dernier jour ses royaux et majestueux appas. Est-ce à titre d'échantillon? Ou cela veut-il dire : Terrain sans maître, au premier occupant?

Au Post-Office, tout le personnel est nègre, sous la direction d'un blanc. L'aspect est curieux, satisfactoire et symbolique de l'harmonisation possible entre les deux races au Congo. Les visages sont intelligents et éveillés, les allures aimables et serviables, la besogne bien faite, quoique plus lentement et toute d'imitation. Il faut aussi plus de monde. Si le blanc, qui constamment surveille, rectifie, ramène à l'alignement, disparaissait, ce serait, m'assure-t-on, bientôt la négligence, la paresse, le retour à l'indifférence du sauvage. Mais le simple coup de doigt quotidien, la pesée sur les guides, le claquement du fouet,

suffisent à maintenir dans la droite direction tout ce compliqué attelage. N'ai-je pas vu le même significatif problème en visitant au Congo les étonnants travaux du chemin de fer et ceux du fort de Shinka, d'une si nette et si belle géométrie ?

C'est à Accra que moyennant dix shillings, un orfèvre nègre fond, sous vos yeux, deux guinées, si vous en avez de reste, et coule ces anneaux, aimés de nos Congolans, signe maçonnique de reconnaissance, qui représentent les douze signes du Zodiaque. La bague est-elle trop large, ils en suppriment un ; est-elle trop étroite, ils en ajoutent ; un farceur leur a persuadé que c'est toujours le Capricorne qui doit servir de supplément quand ce bijou astronomique est destiné à une dame. Actuellement ces bibelots symboliques se font aussi à Anvers, de même que des épingles dites d'Accra dont Accra n'a jamais entendu parler.



D'Accra à Sierra-Leone. — Les Détracteurs
et les Admirateurs du Congo. — Les Mis-
sionnaires. — La vie privée du Blanc :
le Boy et la Nègresse. — Sierra Leone.
— L'Avenir du Nègre.

Du 7 au 11 octobre.

C'est par une journée divine que nous avons repris notre course. Par tribord la côte de Guinée défile panoramiquement à courte distance avec un admirable avant-plan lumineux d'azur. Elle est toute en découpure de monts espaçant les perspectives de leurs coulisses. Parfois, à la crête, dans les lointains, le poil d'une forêt. Tous sur nos pliants, la face au rivage, spectateurs attentifs et ravis, nous contemplons cette spacieuse mise en scène. Je ressens l'amplification d'âme, l'élargissement et l'épuration d'intellectualité que seuls donnent les grands voyages.

Et de nouveau ma pensée vagabonde revient

à ce Congo dont l'attirance m'a tant dévié de mon itinéraire et dont incessamment m'entretient l'ambiance.

Quelles contradictions dans les opinions emportées par ceux qui en reviennent et hantant ceux que j'y ai rencontrés ! Quel fanatisme chez les uns, quel dénigrement chez les autres ! Quelles exagérations dans les deux sens ! On dirait des amants heureux ou dédaignés parlant de la même maîtresse, les uns avec l'enthousiasme de l'amour satisfait, les autres avec la haine de l'amour trompé. Et à la pression des passions opposées, les mêmes faits apparaissent tantôt auréolés, tantôt sombres.

Sous les récriminations et les plaintes, on devine le mobile des amertumes. La maladie et ses abattantes misères. Le sentiment d'avoir tant risqué pour si peu ; car elles sont maigres les compensations données à cette jeunesse qui va si loin jouer sa santé et sa vie. La conscience obscure qu'on se sacrifie au profit de bénéficiaires qui, là-bas en Europe, restent tranquillement chez eux, « le dos au feu, le ventre à table », et qui, sans doute, jamais n'iront s'exposer aux feux dévorateurs du soleil africain, au contact dangereux de cette terre congolaise dont les emblèmes héral-

diques seraient si bien l'écrasant éléphant et le vorace crocodile, synthèses de sa pesanteur et de ses cruautés. L'injustice d'un pareil sort, écho partiel de l'universelle iniquité qui déshonore l'organisation sociale moderne, où, toujours, le moins rétribué est celui qui court le plus de risques et à qui est imposé le plus dur labeur, où le vrai travail loyal n'enrichit plus personne, où la spéculation parasitaire et pillarde peut seule mener à la fortune.

On la chante, à bord des navires qui vont ou qui reviennent, la chanson corrosive qui a condensé ces rancœurs, et qui, grandissant au sort de toutes celles qui ont exprimé non une fantaisie individuelle, mais un sentiment commun à un grand nombre, par cela même plus profond, n'a déjà plus d'auteur bien connu. Il convient, comme document de l'Épopée congolaise, de ne point la laisser se perdre dans les effacements du temps. Elle est trop typique et trop âpre. Écoutez-la en sa trivialité populaire. Air, la traînante et lamentable mélodie :

A Saint-Lazare :

Y' en a qui font la mauvais' tête
A leurs parents ;
Qui font des dett', qui font la bête,
Inutil'ment.

Puis, un beau soir, de leur maitresse
Ils ont plein l' dos,
Alors ils part' pleins de tristesse,
Pour le Congo! Pour le Congo!

L' fameux Congo c'est en Afrique,
Ousque l' plus fort
Est forcé d' déposer sa chique
Et d' fair' le mort,
Ousque l' plus dur et l' plus farouche
Est vit sur l' dos,
Car on y crèv' comme des mouches
Dans le Congo! Dans le Congo!

Dans le Congo, c'est là qu'on marche!
Faut pas flancher.
Quand on vous crie : En avant 'arche!
Il faut marcher.
On a beau faire des chicanes
Et tout l' bib'lot,
Faut prendr' la rout' des caravanes
Pour l' haut Congo! Pour l' haut Congo!

Dans l' haut Congo, c'est là qu'on crève
De soif et d' faim;
C'est là qu'il faut trimer sans trève,
Jusqu'à la fin.
Le soir on songe à sa famille,
Peu rigolo!
On pleure encore, quand on roupille
Dans le Congo! Dans le Congo!

Dans le Congo la dyssent'rie
Fait des razzias ;
La fièv' bilieus', l'hématurie
Emboît' le pas.
Puis c'sont les sagaies et les lances
Des indigos
Qui f..... le restant sur la panse,
Dans le Congo ! Dans le Congo !

On est méchant, farouche et lâche
Quand on r'vient d' là.
Mais l' plus souvent d' chez les sauvages
On n' revient pas.
Pas même un coin de cimetièrre
Pour ses pauv' z'os !
Un' croix d' bois qui tombe en poussière,
Voilà l' Congo ! Voilà l' Congo !

Le Tyrtée à la dent dure, qui scanda ces strophes, en pleine brousse sans doute, ou sur la route impitoyable des caravanes, n'a pas été « répondu » par un barde équivalent célébrant les joies, contre-partie de ces malédictions. La tragédie en cinq actes à laquelle s'est appliqué très sagement et confortablement en Belgique, un de nos compatriotes, ne peut prétendre à cette portée, non plus que *Les Progrès de Boma*, qui racontent, en versiculets